

Penser la fiction à travers Darwin

Et c'est à partir d'un phénomène semblable, où le hasard et la mort jouent un rôle essentiel, que se construit, dans notre corps d'embryon, la complexité de notre cerveau.

Jean-Claude Ameisen, *La sculpture du vivant*

Dans le monde scientifique, à côté d'Albert Einstein, Charles Darwin est sans équivoque la plus extraordinaire des machines à fictions. Romans, pièces de théâtre, poésies le mettent en scène, sans compter les nombreux ouvrages qui, sans en faire un personnage au sens strict, se servent de lui comme embrayeur narratif pour réfléchir sur la génétique, l'évolution, notre rapport aux grands singes ou à la nature, sans oublier les textes engagés qui s'en prennent aux créationnismes ou à la droite chrétienne en général.

Bref, à travers des événements qui ont marqué sa vie et à travers certaines de ses découvertes, modifiées ou non, transposées ou non, Darwin est au coeur de tensions sociales dont ils devient le symptôme, provoquant une crise qui dans le cadre de la fiction déborde du caractère scientifique de ses travaux pour toucher le religieux, l'éthique, le politique.

En guise d'exemple, cet article voudrait aborder deux fictions qui n'existeraient pas sans Darwin, et qui pourtant l'abordent de manière radicalement différente : *La Conspiration Darwin* de l'Américain John Darnton¹ et *Samedi*² de l'Anglais Ian McEwan. La

¹ John Darnton, *La Conspiration Darwin*, Paris, Michel Lafon, 2006, 305 p. Les citations, tirées de cette édition, seront indiquées par le folio entre parenthèses après la fermeture des guillemets. Le titre original est *The Darwin Conspiracy*. Signalons que la traduction contient de nombreuses erreurs.

première œuvre fait partie de ces nombreux ouvrages qui en font un personnage au sens littéral, présent dans le récit, alors que la seconde présente Darwin à travers ses travaux, qui colorent toutes les réflexions du personnage central.

Parmi les fictions qui s'intéressent à Darwin, plusieurs portent sur le voyage du Beagle, événement considérable qui joue un rôle déterminant dans notre modernité culturelle. Imaginer Darwin sur le Beagle, c'est penser un moment symboliquement clé de notre modernité. Dans la fiction récente autour de sa personne, ce voyage semble canaliser l'intérêt des écrivains qui le voit hanté par de nombreux doubles, réels et imaginaires, fantasmatiques. Pourquoi Darwin a-t-il pris tant de temps pour publier *L'Origine des espèces*? Peu importe les raisons réelles, c'est sur le plan imaginaire que la question m'intéresse ici, puisqu'elle semble à l'origine (sans jeu de mots) d'un secret, d'un mystère, d'une conspiration au cœur de son entreprise. Son héritage culturel dans la fiction prend sa source à ce moment, à la naissance du règne victorien.

Tel est le cas du roman de John Darnton, où la figure de Darwin en vient à se dédoubler de multiples façons. Journaliste au *New York Times*, Darnton a publié quelques romans et son intérêt pour l'évolution et la génétique est évident comme le démontre, outre *The Darwin Conspiracy*, *Neanderthal* dans lequel des archéologues découvrent une communauté néanderthaliennne vivant cachée en Europe, ou *The Experiment* qui est une réflexion sur le clonage.

La Conspiration Darwin se déroule sur trois plans narratifs différents, qui convergent tous vers le même objectif : dévoiler les mystérieuses circonstances de l'élaboration des fondements de l'évolutionnisme. Premier plan narratif : Hugh, jeune chercheur, travaille sur une île des Galapagos où il fait des recherches sur les pinsons, dans la continuité des travaux de Darwin. Il est rejoint,

² Ian McEwan, *Samedi*, Paris, Gallimard, 2006, 373 p. Les citations seront indiquées comme pour l'ouvrage précédent.

après huit mois d'isolement, par un couple de chercheurs qui, après quelques semaines, partent précipitamment. La jeune femme, Elizabeth, vient d'apprendre la mort subite de sa mère. Hugh se rend compte après leur départ qu'il ne peut plus vivre seul. Il décide d'abandonner son travail et, en accord avec son directeur de thèse, décide de partir à Londres en quête d'un sujet de recherche doctorale sur Darwin. Six ans auparavant, son frère aîné, brillant et admiré, est mort accidentellement, par noyade, et ce souvenir le hante. Plus tard, à Londres, il revoit Elizabeth qui s'est séparée. L'un et l'autre font des recherches sur Elizabeth Darwin, fille marginalisée du naturaliste. Elizabeth, la protagoniste du roman, apprendra, grâce au testament laissé par sa mère, qu'elle est la descendante directe d'Elizabeth Darwin.

Si leurs trajets se recoupent, c'est notamment parce que Hugh, par hasard, a découvert le journal de cette aïeule. C'est le deuxième plan narratif : la lecture des pages de ce journal révèlent beaucoup de choses sur la société victorienne. Par ailleurs, on y apprend que la santé précaire du savant et son isolement social tiendraient aux remords et à la culpabilité qu'il ressentirait face à sa paternité concernant la théorie de l'évolution : « J'ai ma propre idées quant à la maladie de papa, car j'ai repéré les moments où elle devient le plus aiguë. Cela ne se produit pas seulement lorsqu'on se réfère à sa théorie, mais aussi lors d'événements rappelant sa genèse. » (p. 61) « Mais la vraie maladie se déclara peu après, non pas lorsque la théorie fut contestée en soi, mais lorsque fleurirent des doutes sur son élaboration, du fait de la coïncidence de ses deux auteurs [la jeune Elizabeth fait ici référence à Wallace]. » (p. 62)

Troisième plan narratif, enfin : d'autres chapitres alternent qui relatent les événements qui se sont produits sur le Beagle et concernent en particulier, outre Darwin lui-même, Fitzroy, Robert McCormick, médecin de bord qui considère mériter autant que Darwin le titre de naturaliste et avec qui les rapports seront

conflictuels, et Jemmy Button, un des quatre autochtones enlevés lors d'un voyage précédent par FitzRoy et « éduqué » en Angleterre.

Véritable enquête qui superpose trois époques (1831-1836, 1865-1882, le début du XXI^e siècle), le roman amasse les indices qui tendent à mettre en doute l'honnêteté intellectuelle du savant britannique, jusqu'à ce qu'une dernière pièce vienne éclairer l'ensemble du puzzle.

Ce roman repose sur une documentation précise concernant le voyage et la vie de Darwin mais, d'une part, il profite de toutes les zones d'ombre pour modifier les événements « de l'intérieur » en quelque sorte et ainsi transforme radicalement la réalité historique. Dans le cas présent, ces zones d'ombre tiennent surtout au peu d'informations que nous possédons sur Elizabeth Darwin et sur Robert McCormick après son séjour sur le Beagle. Ces deux personnages deviennent ainsi les principaux embrayeurs fictionnels du roman. D'autre part, ce qui est de l'ordre plus net de la fiction, soit ce qui se déroule à l'époque contemporaine, ne cesse de se mirer dans le passé. Il y a bien sûr cette Elizabeth, jeune chercheuse en biologie qui se trouve un lien héréditaire avec Darwin. La transmission génétique aussi bien que les intérêts professionnels sont un clin d'œil assez évident, mais qui en cache d'autres. La mort du frère de Hugh rappelle la mort de McCormick dans le roman. Dans le premier cas, on ne sait plus s'il s'agit d'un suicide ou d'un accident, dont Hugh se sent coupable parce qu'il n'aurait pas su agir assez rapidement; dans le second, on ne sait si McCormick est mort dans un accident, ou si Darwin l'a « laissé mourir », en ne lui apportant pas une assistance suffisante. Dans les deux circonstances, le survivant se sent responsable de la mort de son double (frère admiré dans un cas, naturaliste honni dans l'autre). À ces dédoublements, ajoutons celui qui associe (et oppose) les deux filles de Darwin. Elizabeth, fille oubliée à côté de la brillante Henrietta dont on a toujours vanté les mérites, devient ici, par les pouvoirs de la narration, celle qui importe et qui fait preuve de finesse à côté de

sa sœur superficielle, modèle (qu'il faut entendre ici dans un sens caricatural) de la société victorienne.

Le roman prend la forme d'une enquête menée par Hugh et Elizabeth visant à circonscrire les raisons exactes des troubles de Darwin lorsqu'il est question de la théorie de l'évolution, mais aussi à expliquer les raisons du temps qu'il a pris pour l'exposer publiquement. Les indices se multiplient qui laissent croire que Darwin a peu à peu effacé les traces de McCormick de ses textes. Par exemple, Elizabeth (la fille de Darwin) tombe par hasard sur un brouillon de son ouvrage sur *Le Voyage du Beagle* où, dans de longs passages, il raconte ses conversations avec McCormick, éliminé de la version finale. Pourquoi? Et pourquoi Huxley et Lyell parlent-ils de « payer Wallace plus cher », comme s'il faisait du chantage, alors qu'il a toujours reconnu les recherches de Darwin? Et ainsi de suite.

Finalement, le pot aux roses apparaît grâce à la découverte du journal d'un jeune pasteur, Matthews, qui avait accompagné Darwin et McCormick lorsque Jemmy Button leur avait demandé de l'accompagner dans sa communauté. Sur place, McCormick et Darwin ont voulu raconter sur quoi reposaient les valeurs de la civilisation occidentale, s'appuyant en l'occurrence sur la Bible. Le grand chef devient de plus en plus sceptique à mesure qu'ils expliquent ce qui se déroule dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ce qui donne des scènes plutôt comiques par le simple bon sens des interrogations provoquées par certaines scènes : « À plusieurs reprises il posa des questions – pourquoi les animaux ne s'étaient pas entre-tués sur l'arche, par exemple – qui dénotaient une compréhension très littérale des choses. » (p. 293)

Mais quand on lui demande à lui d'exprimer les valeurs de son peuple, c'est une gnose qui est en réalité l'évolutionnisme, très précisément, qu'il explique :

Pourquoi choisir une explication invisible quand il en existe une visible? [...] Pour nous, tout commença de manière très

simple. Il y eut une seule petite chose, dont procéda tout le reste. Ce fut un long processus, marqué par de nombreuses altérations. Sur une aussi longue période, des tas de petites variations peuvent se produire qui mises bout à bout constituent un changement de taille. [...] Ainsi, la chose simple devint un ensemble de choses complexes. Puis chacune se modifia, devint encore plus complexe et ainsi de suite. Il y eut d'abord de petits animaux tels qu'on en voit dans les étangs. Puis de plus grosses bêtes, comme celles qu'on voit sur terre. Apparurent les jambes. Apparurent les yeux. Voilà pourquoi tant d'animaux se ressemblent. Ils sont tous pareils. Nous sommes tous pareils. Nous venons tous de la même petite chose. (pp. 296-297)

Darwin et McCormick sont donc les témoins d'un impressionnant exposé sur la courbe évolutive du monde naturel fait par le vieux sage. En réfléchissant à partir de cet exposé, ce sont eux qui en découvriront les mécanismes. McCormick meurt peu après cette rencontre, et Darwin se serait approprié les idées du chef, les appuyant de ses propres observations sur l'interaction du monde animal avec son milieu.

C'est avec ironie qu'on constate qu'une théorie qui a tant marqué la modernité occidentale est plagiée sur la philosophie d'individus dit « sauvages » dont la vision scientifique (ne serait-ce qu'intuitivement) est beaucoup plus solide que celle des colonialistes victoriens³.

Mais au bout du compte, si la maladie de Darwin s'explique par sa culpabilité, il apparaît aussi plutôt lâche. Thomas Huxley, de son côté manifeste une hypocrisie malveillante et Wallace se transforme

³ Il est intéressant de constater qu'un scientifique vivra une expérience similaire en rencontrant des Indiens d'Amazonie. Il fera part de sa stupéfaction devant la « scientificité » de leur discours. C'est le point de départ du livre d'Étienne Klein, *Galilée et les Indiens*, Paris, Flammarion, « Café Voltaire », 2008, 117 p.

en maître chanteur. Pas de quoi se vanter de défendre la théorie de l'évolution!

Comment expliquer cette proposition fictionnelle, fréquente, selon laquelle Darwin ne serait pas vraiment le père des idées qu'il a émises⁴? Posons l'hypothèse que ses tourments, son retrait volontaire de la vie publique, sa simplicité apparente sert beaucoup d'analystes qui projettent sur lui leurs idées. Darwin est trop honnête... pour être honnête. À chacun son Darwin? Les écrivains ne se gênent pas pour inventer le leur, mais on s'étonne de voir à quel point la fiction le présente souvent comme timoré, poussé à publier ses découvertes malgré lui ou, pire, les volant aux autres.

Évidemment, ils existent bien d'autres manières de traiter Darwin dans la fiction. Et d'abord, il n'est pas nécessaire d'en faire lui-même un personnage dans le récit pour marquer son influence. Il est même parfois *à peine* nécessaire de le mentionner pour souligner toute son importance. Ainsi en est-il du brillant et très subtil roman de l'anglais Ian McEwan, *Samedi*.

Ce roman raconte une journée dans la vie d'un neurochirurgien, Henry Perowne. Si la génétique, et une maladie génétique en particulier, est au cœur de ce roman, on peut dire que son esprit repose, en filigrane, sur la théorie de l'évolution.

Selon les critères traditionnels de la bourgeoisie occidentale, on peut affirmer que Perowne, à 48 ans, est un homme heureux. Neurochirurgien bien considéré dans son milieu et adorant son travail, il est marié depuis environ 25 ans avec une avocate qui travaille pour un grand journal et qui a elle-même une vie professionnelle épanouie. Leur amour est intact et ils ont deux enfants, intelligents et équilibrés.

⁴ On en trouvera d'autres exemples dans mon livre *Si la science m'était contée*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2009. Le chapitre portant sur Darwin se trouve aux pages 131-168.

Ce samedi, jour de congé traditionnel de Perowne, apparaît un peu spécial. Sa fille, étudiante à Paris et qu'il n'a pas vu depuis 6 mois, revient ce soir. Son beau-père de 80 ans, poète célèbre, vieil homme irascible qui vit en France, sera là pour l'occasion. Il y aura donc ce soir un rare repas de famille pour lequel il doit se préparer. Ce samedi est aussi particulier pour des raisons politiques : en ce 15 février 2003 a lieu la grande marche à Londres contre l'entrée en guerre de l'Angleterre contre l'Irak, guerre envers laquelle ses réflexions sont mitigées. Pour le reste, la journée doit se dérouler normalement : il va jouer au squash avec son anesthésiste, rendre sa visite hebdomadaire à sa mère, maintenant sénile et qui vit dans une résidence spécialisée, puis faire les courses. Mais l'évolution d'une journée, comme celle des espèces, peut se modifier par des hasards que seul un humain trouvera malencontreux...

C'est indirectement à cause de la guerre qu'une autre violence, qui ne concerne que Perowne (et éventuellement sa famille) se déclenche. Alors qu'il se rend à son match de squash, les rues fermées à cause de la manifestation l'obligent à emprunter des détours. En entrant dans une rue interdite à la circulation pour aller plus vite, il a un accrochage avec une autre voiture, dont le conducteur se trouve visiblement dans son tort. Furieux, il réagit brusquement. Or, les trois jeunes individus qui sortent de l'autre voiture ont un tempérament nettement plus agressif que le sien. Alors qu'il insiste pour faire un constat officiel, il reçoit un coup de poing de l'un d'entre eux. Puis ils l'attirent dans un coin, où personne ne peut les voir, pour le frapper. Il doit penser vite : son expérience et son regard médical aidant, il a l'immédiate intuition que le leader du groupe (Baxter) est atteint de la maladie d'Huntington, une maladie génétique héréditaire dont on ne sait pas clairement de quelle manière le gène défectueux provoque la maladie. Les symptômes sont à la fois physiques, émotionnels et cognitifs. Cette maladie dégénérative conduit à la démence. Jouant un coup de poker, Perowne lui lance : « Votre père souffrait, et

maintenant vous aussi. » (p. 134) Le voilà sauvé par son métier : Baxter interrompt les deux autres et Perowne lui laisse croire qu'il y a de nouveaux traitements pour sa maladie. De guerre lasse, les deux complices de Baxter s'en vont et lui-même finit par laisser le neurochirurgien partir. Mais il se sent humilié et, avec un de ses deux acolytes de l'après-midi, fait éruption à la maison dans la soirée, un couteau en main. Perowne se sert au maximum de son esprit rationnel et de ses connaissances médicales pour jauger Baxter et sauver la famille du désastre. La tension est constante, les risques de dérapages continuels. Finalement, alors que Baxter est monté dans le bureau Perowne, celui-ci, avec l'aide de son fils, le fait tomber dans l'escalier et il se fracasse le crâne. Ironie du sort, après le départ de l'ambulance et de la police, il est appelé à l'hôpital. Une opération urgente doit avoir lieu sur un homme tombé dans le coma suite à une chute. L'opération est délicate et l'interne ne pourra la réaliser seul. Perowne ira donc sauver son agresseur. De retour chez lui, dans la nuit, il se dit qu'il doit convaincre sa femme de laisser tomber les poursuites. C'est lui, Perowne, qui l'a provoqué par son agressivité lors de l'accident et Baxter n'est pas responsable de ses gènes.

Samedi est l'exploration d'une conscience, mais plus largement celle de *la* conscience, puisque Perowne ne cesse d'objectiver ses réactions ou celles des autres en fonction de critères essentiellement matérialistes : « Pour une large part, les rapports humains se jouent au niveau moléculaire. Qui mesurera jamais les dégâts causés à l'amour, à l'amitié et à tous les rêves de bonheur par un excès ou un déficit de tel ou tel neurotransmetteur? » (p. 131) Pour Perowne, « Celui qui tente de soulager les souffrances de l'esprit en réparant les cerveaux ne peut que respecter le monde matériel, ses limites et ce qui le nourrit : la conscience, rien de moins. Il ne s'agit pas d'un article de foi, mais d'une réalité quotidienne : l'esprit est ce que le cerveau, pure matière, produit. » (p. 98) Et une conscience est faite de digressions, qui viennent donner une sorte de densité à ce qu'il

voit et entend autour de lui, explorant ce qui lie esprit, corps, actions, pensées, émotions.

Ses réflexions sont indissociables de son admiration pour le travail de Darwin. Il se réveille un matin avec à l'esprit une phrase qui revient en boucle : « *Il y a de la grandeur dans cette conception de la vie.* » (p. 81) Il finit par se souvenir qu'il s'agit du début de la dernière phrase, magnifique, de *L'Origine des espèces* (*There is grandeur in this view of life with its several powers...*) qu'il a lu la veille dans une biographie de Darwin. Perowne se sent en parfaite connivence avec cette manière de voir les choses : « [L]es cinq cents pages de [*L'Origine des espèces*] méritaient une seule conclusion : toutes les magnifiques formes de vie que l'on peut voir dans une simple haie, et au nombre desquelles des créatures aussi exaltées que nous autres humains, sont le produit de lois physiques, de la guerre entre les espèces, de la famine et de la mort. Là réside la grandeur. Avec pour unique consolation, l'éphémère privilège d'en avoir conscience. » (p. 82) La lucidité de la finale ne doit pas faire écran : le propos de *Samedi*, malgré cette constatation de notre mort annoncée et de l'inévitable lutte pour la vie, est un livre qui, dans l'esprit des Lumières, célèbre l'esprit humain (sans avoir la naïveté d'oublier Hiroshima et Auschwitz, pour le dire rapidement).

C'est motivé par l'esprit évolutionniste de Darwin que Perowne regarde le monde autour de lui. « Il s'efforce de voir [le monde] comme [le] verrait Newton ou l'un de ses contemporains, Boyle, Hooke, Wren, Willis [...] À coup sûr, ils seraient impressionnés. En son for intérieur, il leur fait l'article : voilà ce que nous avons réalisé, c'est notre quotidien. » (p. 230) Face au mythe, Perowne prend clairement partie pour l'évolution :

Pouvait-on rêver meilleur mythe de la création? Une échelle temporelle inimaginable, d'innombrables générations produisant à des doses infinitésimales une beauté vivante et complexe à partir de la matière inerte, sous la conduite de ces furies aveugles que sont la

sélection naturelle, les mutations génétiques et les modifications environnementales [...] – et, bonus sans précédent, le fait que cette histoire-là se soit révélée rigoureusement vraie. (p. 83)

Si le nom de Darwin ne revient pas très souvent, il apparaît omniprésent, motivant les pensées du neurochirurgien et servant d'embrasseur narratif au roman. Darwin apparaît comme le sous-texte qui explique et justifie non seulement la réflexion de Perowne, mais la manière dont se déroulent les événements dans *Samedi*. Devant sa fenêtre au début du roman, craignant le pire en voyant un avion accidenté se diriger vers Heathrow, Perowne ne peut s'empêcher de réfléchir sur cette manière d'envisager les choses : « Cette tendance à imaginer le pire est un héritage de la sélection naturelle dans un monde dangereux. » (p. 63) Marqué par une vie consacrée à l'étude du cerveau, mais aussi à une conception du réel imprégnée par la pensée darwinienne, Perowne n'est pas candide au point de tout ramener au fonctionnement génétique. Certes, quand il va voir sa mère à la résidence par exemple, et que l'infirmière lui dit « elle vous attend », son premier réflexe est d'ordre professionnel : « Tous les deux savent que d'un point de vue neurologique, c'est impossible. Sa mère ne connaît même plus l'ennui. » (p. 217) Il n'empêche : quand il pose l'hypothèse, qui s'avèrera juste, que Baxter est atteint de la maladie d'Huntington, il ajoute également : « C'est un homme intelligent qui donne l'impression, maladie mise à part, d'avoir raté sa chance, fait de grosses bêtises et de mauvaises rencontres. » (p. 139). *Maladie mise à part* : il y a aussi d'autres facteurs, aggravants. On pourrait dire la même chose de la scène où il regarde par la fenêtre de sa maison des jeunes dans le parc en face de chez lui et qu'il pense à sa fille :

Il songe avec perplexité aux puissants courants et aux ajustements minuscules qui changent un destin, aux influences proches et lointaines, aux traits de caractères et aux concours

de circonstance qui font qu'à Paris, une jeune femme est en train de mettre dans son sac de voyage les épreuves reliées de son premier recueil de poèmes avant de prendre le train pour venir passer le week-end à Londres en famille, pendant qu'une autre jeune femme du même âge se laisse entraîner par un dealer vers quelques instants d'extase chimique qui l'enchaîneront aussi étroitement au malheur qu'un opiacé à ses récepteurs spécifiques. (p 95)

Par ailleurs, son matérialisme ne l'empêche pas de se poser parfois des questions sur certaines de ses réactions qui ne lui paraissent pas rationnelles, notamment par rapport à la guerre en Irak qui s'annonce. Qu'est-ce qui le pousse, comme il se le demande avec une certaine stupéfaction, à devenir colombe quand il parle à son anesthésiste, Jay, un Américain en faveur de la guerre, et faucon lorsqu'il discute avec sa fille radicalement opposée au conflit? Et surtout, alors qu'il ne l'a pas vu depuis six mois et qu'il est si heureux de la retrouver, pourquoi insiste-t-il, lui coupant la parole et faisant déraiser la discussion qui devient de plus en plus agressive à cause de lui? Les réactions sont chimiques, mais ne sont pas pour autant toutes compréhensibles.

Le contexte sociohistorique particulier – manifestation contre la guerre, effet très prégnant des événements du 11 septembre et de la crainte d'une attaque contre Londres – ne permet pas de comprendre la conscience de manière purement biologique. La violence est partout et la « lutte pour la vie » prend ici d'étranges voies. Si Perowne n'avait pas lui-même été aussi bouleversée par ses réflexions sur la guerre, peut-être aurait-il agi de manière plus conciliante envers Baxter et ses deux comparses, et la violence privée n'aurait pas rejoint la violence sociale qui traverse cette journée-là toute la ville de Londres. D'ailleurs, Perowne a « lu plusieurs ouvrages récents sur la violence. Elle n'est pas toujours pathologique : certains organismes sociaux trouvent parfois rationnel

d'y recourir dans leur propre intérêt. Chez les théoriciens du jeu et les criminologues aux thèses les plus radicales, les actions de Thomas Hobbes remontent en flèche. » (p. 126) Celles de Darwin ne sont jamais en baisse, c'est une valeur sûre.

On pourra peut-être un jour lointain tout expliquer du cerveau, mais séparer la dimension génétique de la dimension sociale paraît illusoire. Il reste que le matérialisme radical de Perowne aura un avantage décisif : sans ce matérialisme, il n'aurait sans doute pas sauvé la vie de Baxter.

Dans une magnifique scène décrite de manière clinique (le terme se justifie parfaitement ici), le lecteur assiste, en direct et en détails, à l'opération effectuée sur Baxter. Dans le bloc opératoire, allongé sur le ventre, le corps de Baxter est recouvert et « on ne voit de lui que l'arrière de son crâne rasé jusqu'au vertex, le sommet de la tête. Une fois le patient ainsi recouvert, tout sens de son individualité, de sa singularité disparaît du bloc opératoire. [...] Il ne reste de lui que ce morceau de crâne, théâtre des opérations. » (p. 331) Le matérialisme de Perowne lui fait totalement oublier la violence, physique et psychologique, que Baxter a exercé à l'égard de sa famille. Devant lui existe un corps qu'il faut remettre en bon état. Mieux : secourir Baxter lui apporte un immense apaisement, comme à chaque fois qu'il opère. Ce travail ultra-spécialisé et sophistiqué, présenté dans le roman de manière technique, rappelle paradoxalement à Perowne son enfance : « [...] baigner dans la clarté de scyalitiques[, c]' est un rappel de l'enfance, de la fascination exercée par le huis clos des jeux de société. » (p. 335) Regardant l'intérieur du crâne de Baxter « il peut aisément se convaincre que c'est un territoire familier, sorte de patrie avec ses collines et ses vallées encaissées, chacune ayant un nom et un fonction précise qu'il connaît aussi bien que sa propre maison. » (pp. 339-340)

Habité par les découvertes de la génétique, Perowne est profondément marqué, de manière plus cryptée, par Darwin et fera à la fin du roman, regardant par la fenêtre, un retour sur sa journée qui

relève d'une sorte de darwinisme social, mais qui ne doit rien à Spencer ou Haeckel : « Il se sent faible et ignorant, effrayé par la vitesse à laquelle les conséquences d'une action peuvent vous échapper et engendrer de nouveaux événements et de nouvelles conséquences, jusqu'à vous mettre dans une situation que jamais vous n'auriez imaginée et choisie – le couteau sous la gorge. » (p. 371) Et plus loin : « il y a une vingtaine d'heures, il a traversé en voiture une rue officiellement interdite à la circulation et déclenché une réaction en chaîne, une série d'événements incontrôlables. » (p. 372).

L'autocritique de Perowne est exagérée : à « faible et ignorant », il faudrait peut-être substituer « humble et curieux », deux mots qui conviendraient bien à Darwin. Tout le roman, au fond, révèle l'extraordinaire potentialité imaginative d'un monde en évolution, caché sous la banalité apparente. Il ne faut pas s'étonner d'une pareille lecture du réel dans un roman de McEwan. Dans un article publié dans le *New Yorker*, on souligne le changement de ton entre ses premiers romans et les suivants, tout en le nuancant : « En fait, les changements dans son travail ne sont pas aussi grands qu'on pourrait croire. L'intérêt premier de McEwan a toujours été la psychologie et comme plusieurs esprits scientifiques de sa génération, il a changé ses allégeances intellectuelles. Au départ, il étudiait la perversité; maintenant, il étudie la normalité. Son premier Dieu a été Freud. Maintenant, c'est Darwin⁵. »

Comme l'écrit avec justesse Patrick Tort, Darwin fut « non seulement un penseur de la *civilisation* et de la *paix*, mais le plus convaincant des généalogistes de la *morale*⁶. » La résistance et l'adhésion au darwinisme révèlent que nous vivons, culturellement, dans un monde marqué par un imaginaire darwinien, comme la

⁵ Daniel Zalewski, « The Background Hum. Ian McEwan's Art of Unease », *The New Yorker*, 23 février 2009, p. 68.

⁶ Patrick Tort, *L'Effet Darwin*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2008, p. 9.

pléthore des fictions qui le concernent, directement ou indirectement, l'indique. Tellement présent dans l'imaginaire, pourrait-on dire, que ses découvertes débordent de sa propre personne : ou bien on se les approprie comme dans *La Conspiration Darwin*, ou bien elles colorent ontologiquement notre rapport au monde, comme dans *Samedi*.

Calvino, toujours en veine de bonnes formules, écrivait : « Tout commença avec le premier conteur de la tribu⁷. » Un scientifique, récemment, donnait l'impression de l'accompagner : « Au moment où commence véritablement notre existence, nous sommes chacun, tout entier, contenus dans une seule cellule. Et de cette cellule unique naît, soudain, un univers en expansion⁸. » À partir de la première cellule, le vivant se construit, lentement mais sûrement. À partir du premier mot, la parole s'énonçant, les histoires se racontent, l'imagination se développe, la fiction peut advenir.

Le parallèle est certes arbitraire, mais vise à indiquer un point d'origine du vivant dans des champs disciplinaires fort différents, entre la naissance organique et la naissance de la parole. Ce parallèle invite à penser les effets de résonances qui se sont développés depuis la fin du XIX^e entre science et littérature, autour du gène et de l'évolution. Dans ce contexte, la figure de Darwin brille non seulement au firmament scientifique, mais illumine également l'imaginaire contemporain⁹.

Jean-François Chassay

⁷ Italo Calvino, « Cybernétique et fantasme » dans *La machine littérature*, Paris, Seuil, 1984, p. 11.

⁸ Jean-Claude Ameisen, *La sculpture du vivant*, Paris, Seuil, « Points sciences », 2003, p. 27.

⁹ Cet article a été rédigé dans le cadre des travaux du Sélectif qui reçoit une aide financière du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, que je voudrais remercier.